

Pourquoi la civilisation islamique a-t-elle atteint un âge d'or au Moyen Âge puis régressé ?



« La séquence historique "moment Descartes, moment Freud" a été totalement ratée en contexte islamique ».



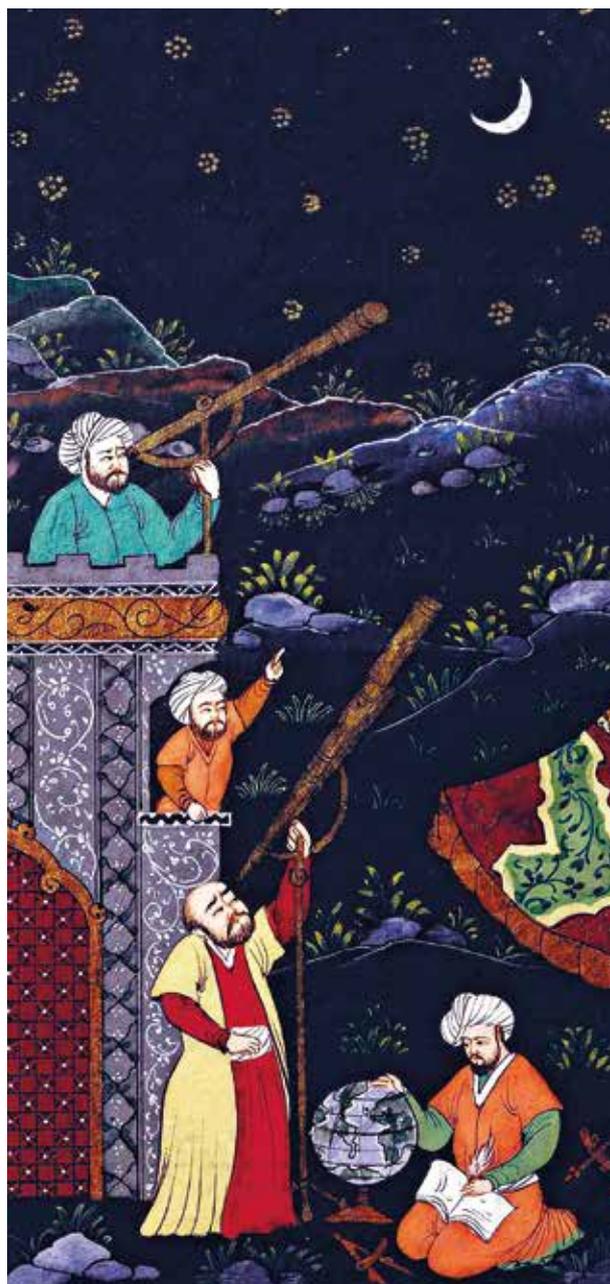
Entretien avec Ghaleb Bencheikh

Physicien, islamologue, Ghaleb Bencheikh est président de la Fondation de l'Islam de France depuis le 13 décembre 2018.

J'aime me définir d'abord comme un citoyen. La notion de citoyenneté a son importance de nos jours. Je suis aussi islamologue : étymologiquement, c'est celui qui tient un discours rationnel sur le fait islamique et nous en avons vraiment besoin ; alors, j'essaie d'y contribuer à ma manière.

Pour bon nombre d'historiens, c'est « la » question, pour ne pas dire l'énigme quasi-absolue, dans l'histoire de l'humanité. Comment se fait-il qu'une aire sur une longue ère ait pu connaître un tel apogée et puis, avec un faisceau convergent de paramètres, ait pu régresser et connaître la décadence ? Les historiens, historiographes, anthropologues et sociologues essaient de trouver des réponses à cette question cruciale.

La civilisation islamique ou arabo-islamique s'est étendue très tôt d'une manière fulgurante pour couvrir un territoire allant de Saragosse à l'ouest jusqu'aux confins de l'Indus à l'est. Les premières considérations étaient plutôt d'ordre politique, même si l'élément arabe n'a pas imposé sa férule très tôt sur d'autres peuples. Ces peuples là l'ont étonnement accepté. D'aucuns disent que c'est parce qu'ils les ont reçus comme des libérateurs, d'autres ajoutent que c'était leur manière d'agir et leur tact qui a fait en sorte que les Arabes ont été acceptés comme gouvernants. Ce qui caractérise cette civilisation, c'est l'éclosion puis l'essor de l'activité scientifique. Cela a commencé étonnamment pour des considérations exclusivement religieuses, puis cela s'est étendu à des considérations profanes. Les considérations religieuses sont simples : avec l'étendue de l'Empire, il fallait trouver la bonne orientation pour la prière, déterminer les horaires des prières et observer le croissant



lunaire pour l'observance du jeûne. Toutes ces considérations religieuses ont été au centre des préoccupations des docteurs de la loi, des jurisconsultes et des théologiens. Petit à petit, l'engouement s'est fait connaître pour l'œuvre des anciens, sous-entendu les Grecs. Le contact avec Byzance et le contact avec la Perse ont fait en sorte que l'intérêt pour leur œuvre philosophique et scientifique ne s'est jamais démenti. Très tôt, on a traduit l'œuvre d'Euclide, celle de Diophante, les œuvres médicales de Dioscoride, Gallien, Hippocrate. De l'autre côté, l'académie de Gundishapur – centre intellectuel de l'empire sassanide – et tout ce qu'elle pouvait receler a été transféré. Pour utiliser un terme technique, je parlerais de la « *translatio studiorum* » chère aux observateurs, c'est-à-dire que le savoir, les études, la connaissance qui prévalaient en Grèce, ont été transférés via un grand travail de traduction, par moment en passant par le syriaque ou le plus souvent directement du grec à l'arabe. Il y avait un « mécénat d'État », même si l'expression n'est pas tout à fait appropriée, particulièrement sous le calife Al Mamun (813-833) qui a consolidé et instauré la fameuse Maison de la sagesse de Bagdad, un lieu d'étude et d'acquisition du savoir, dans laquelle se trouvaient

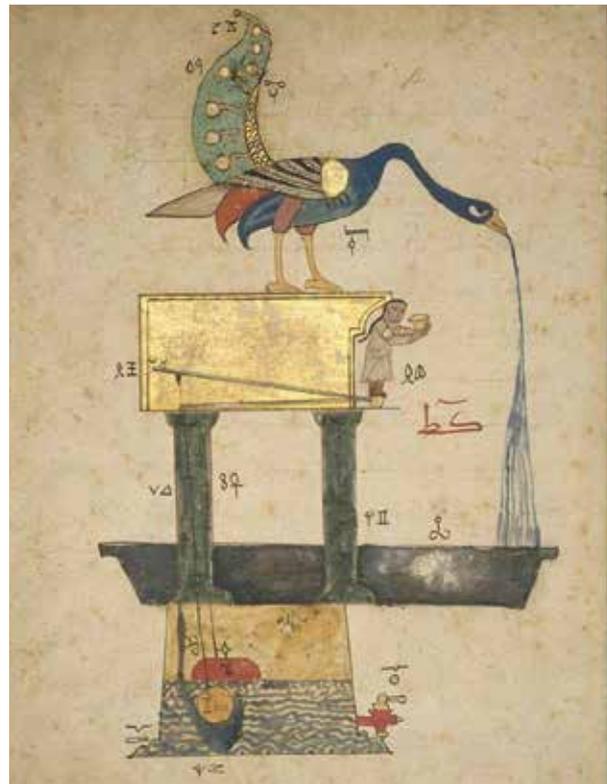


Illustration de la connaissance d'ingénieux dispositifs mécaniques d'Al Jazari (1136-1206), Turquie, 1354 (Musée des beaux-arts, Boston)



Représentation de l'histoire d'un rêve de Al Mamoun Calife Abassi, célèbre rencontre avec Aristote

les premiers savants musulmans dignes de ce nom : quelqu'un comme Al-Khawarizmi ou les frères Banū Mūsā, fils de l'astronome Musa bin Shakir. Ceux-ci ont fait en sorte qu'il y ait un vocabulaire, une terminologie, tout un essor des disciplines connues à l'époque : médecine, astronomie, mathématiques, science des procédés ingénieux, etc. Toutes ces sciences, pour des considérations ludiques mais aussi pour des considérations d'utilité – techniques d'irrigation, clepsydres, horloges à eau, automates... – ou pour une ingénierie militaire, ont donné lieu à un véritable essor du génie méca-

nique. En même temps, il y a eu le goût du raffinement, de la recherche de l'esthétique, l'inclination pour la beauté, pour le merveilleux, pour les plaisirs d'ici-bas et tout cela s'est traduit par des édifices architecturaux, par la volonté de projeter sur terre l'Éden céleste. Il y a donc eu tout un art pour le jardin, tout un mode de vie, et une âme sensible à la musique, à la poésie, aux belles lettres, à un certain humanisme et une volonté chez les polygraphes de consigner par écrit ce qui relève du bonheur. La conquête du bonheur et du Salut se faisait donc dès ici-bas. Tout cela prévalait sur plusieurs siècles et à un moment donné, il va y avoir un coup d'arrêt.

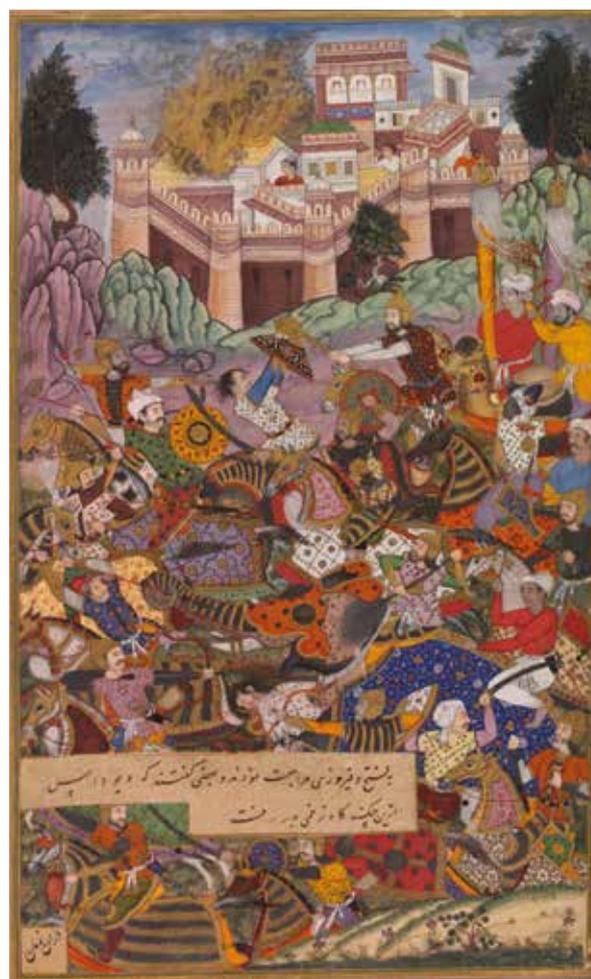
On n'arrive pas à expliquer ce coup d'arrêt. On dit souvent que c'est une conjugaison de facteurs qui, simultanément, ont contribué à cette stagnation. Pêle-mêle, ce sont des facteurs militaires, culturels, économiques, théologiques et étonnamment, géographiques.

Si je commence par le dernier, on ne gouverne pas des vastes étendues terrestres désertiques et arides de la même manière qu'un petit royaume aux frontières maritimes qui facilite le cabotage ou le transport par les

flottes navales. L'étendue même de l'Empire donnait aussitôt des velléités d'autonomie, voire d'indépendance aux confins de l'Empire. La découverte du Nouveau monde a fait en sorte que la route de la soie a périclité et toutes les grandes métropoles qui se trouvaient sur la route de la soie ont vu leur économie flétrir. La prospérité de ces villes a connu une véritable déclinaison. Situation classique : les gouvernants locaux augmentaient les taxes, la population exprimait son mécontentement, et cela était propice à des aventuriers pour fomenter des troubles. Or, quand il y a des troupes et des situations de chaos, on fait toujours appel au sacré pour galvaniser et mobiliser les uns et les autres. À ce moment-là, il y a donc eu fabrication d'aphorismes prophétiques, de hadiths pour invoquer et convoquer la légitimité religieuse de son côté. On pouvait entendre des choses insensées de type : « Il vaut mieux faire mourir les deux tiers de la population pour que l'autre tiers puisse bien vivre » en contrepartie d'un pseudo hadith du genre : « Il vaut mieux obéir au détenteur de l'ordre parmi vous, dût-il être inique, que de fomenter le trouble et le chaos ».

On se battait donc à coup de maximes prophétiques fabriquées pour l'occasion. Si nous devons donner une date, il y aurait le début de tout cela avec la fameuse bataille de Lépante de 1571 qui, cinq ans après la mort de Soliman le Magnifique, a mis fin à la suprématie ottomane en Méditerranée. D'aucuns parlaient de « thalassocratie ottomane » en Méditerranée, mais l'invincible Armada a mis en déroute la flotte ottomane. Il y a aussi un aspect épidémiologique. La fameuse peste de 1348 a décimé des populations entières mais il se trouve qu'en contexte islamique, il y avait beaucoup de savants parmi les morts. Il y avait aussi l'imprimerie, paramètre mineur pour certains et déterminant pour d'autres.

Dans un premier temps, les sultans ottomans l'ont refusée, prétextant qu'on disposait des meilleurs scribes et calligraphes pour retransmettre l'œuvre des anciens et des maîtres. Quand on s'est rendu compte de l'erreur fondamentale commise, on a voulu rattraper cela. Dans un premier temps, le rapport des livres était de un à dix en faveur de l'Empire ottoman et en très peu de temps, il est passé de un à cent en faveur de la partie occidentale de l'Europe. On a voulu rattraper la diffusion des livres d'une manière anarchique et l'absence d'une autorité centrale a laissé n'importe qui dire n'importe quoi. Au niveau politique, l'Em-



La prise du Fort Mertha (Rajasthan) par les troupes mogholes en 1561 (Akbarnama, Victoria and Albert Museum).

pire hégémonique craquelait : les moyens de communication de l'époque ne permettaient pas d'asseoir un pouvoir et d'étendre la fêrule sur l'ensemble de l'Empire. Tout cela a contribué au morcellement de l'Empire. J'ajoute encore dans ce registre la concomitance de trois Empires – l'Empire Ottoman, l'Empire Safavide et l'Empire Moghol – qui a mené à la fin de l'unité du monde islamique.

Le plus grave de tout cela reste la rétraction de la pensée. Si l'on est sévère, on peut faire remonter ça à la fin de la dynastie Almohade (12^e siècle) et du musulman « post almohadien » qui ne faisait que végéter. C'est sévère parce qu'il y a eu des soubresauts au niveau de la production intellectuelle. Il y a aussi ce diagnostic classique : toute la filiation d'Ahmad Ibn Hanbal, Ibn Taymiyya et Mohammed ben Abdelwahhab dit Ibn Abdelwahhab, des Frères musulmans jusqu'aux salafistes de nos jours, s'est « enfermée dans les clôtures dogmatiques », pour parler comme Mohamed Arkoun.

“Le plus grave de tout cela reste la rétraction de la pensée, le fait de ne pas avoir pu s’affranchir d’une vision éculée et surannée du droit et de n’avoir pas suivi l’évolution des sociétés avec un droit positif qui ait pu les accompagner.”

Autrement dit, c’est le fait de ne pas avoir pu s’affranchir d’une vision éculée et surannée du droit et de n’avoir pas suivi l’évolution des sociétés avec un droit positif qui ait pu les accompagner. La méfiance vis-à-vis de l’activité philosophique et intellectuelle, le fait de ressasser le commentaire du commentaire, le manque de liberté dans l’innovation intellectuelle, ladite innovation étant considérée comme blâmable, tout cela a fait en sorte que le monde dit « islamique », puisqu’il faut se garder de l’essentialisme, s’est mis en retrait d’une effervescence intellectuelle qui avait lieu en Europe occidentale. Voilà ce que d’aucuns appellent la séquence historique « moment Descartes, moment Freud » qui a été totalement ratée en contexte islamique, et je parle de moment au sens hégélien du terme. C’était un temps de révolution, de rupture, on passe d’une situation à une autre, c’était un changement paradigmatique. Ces deux moments-là ont été ratés et on ne retrouve pas l’équivalent des débats avec un John Locke, un Pierre Bayle, un Hobbes et d’autres. Les choses ne se sont pas faites facilement quand on voit ce qui a pu arriver à un Bruno Giordano ou à un Michel Servet, ça donne l’idée de l’atrocité, de la cruauté et de comment l’être humain a été ratatiné. En contrepartie il y avait la volonté de revenir à un humanisme véritable qui allait de pair avec les Lumières – auxquelles nous n’avons jamais été fidèles, mais c’est un autre débat.

Naissance, splendeur et misère d’une civilisation, je pourrais la résumer ainsi. Il y a eu quelques velléités de rattraper avec le mouvement de la Nahda et celui de l’Islah, renaissance d’un côté, réforme de l’autre, éveil, résurrection. Autre mouvement très peu connu : c’est le mouvement djédide. Le djédidisme a

eu lieu en Asie, sur les bords de la Volga. Il faut distinguer le mouvement de la Nahda et le mouvement de la réforme religieuse qu’est l’Islah parce que la Nahda était plutôt dans une approche romantique, littéraire, politique, a-confessionnelle ou trans-confessionnelle puisqu’il y avait à la fois des chrétiens, des Arabes judaïsants, des Juifs arabisés et des Arabes musulmans. Cela concernait davantage le panarabisme alors que le mouvement de l’Islah se voulait une réforme au sein de la tradition religieuse islamique et dépassait le cadre de la Nation arabe. Hélas, ces élans de foi, d’espérance et de volonté de sortir de l’ornière n’ont pas abouti. Cela s’explique notamment par la réaction contre l’abolition du califat. L’abolition du califat était perçue avec grand enthousiasme et intérêt par bon nombre d’intellectuels musulmans qui avaient même regretté que cela soit tardif. Ils s’étaient réjouis et félicités de son avènement au même moment où d’autres, ayant perçu cette abolition comme un traumatisme terrible, ont réagi en disant que la réponse à cet effondrement était l’islam. « L’islam est la solution » : le slogan était creux et c’était une rétraction dans l’histoire. C’était revenir au passé pour aborder les questions du présent, voire pour régler les problématiques du futur. C’était donc mortel et asphyxiant. C’était aussi une approche inepte de la chose politique en considérant la Révélation comme la Constitution de l’État moderne. Pour x raisons, y compris conjoncturelles, le roi Fouad 1er voulant être calife à la place du calife, certaines manœuvres ont fait en sorte que l’audience des Frères Musulmans a été importante au fur et à mesure que le temps s’écoulait. La colonisation a aggravé les choses. La profonde léthargie était telle que le réveil fut raté et plus grave encore : il y eut une infidélité aux idéaux pour lesquels les différentes révolutions eurent lieu. Cette trahison a poussé les peuples à désespérer et à trouver dans le slogan creux « l’islam est la solution » une sorte d’échappatoire à leur condition d’hommes et de femmes atteints dans leur dignité et altérés dans leur bien-être et leur vie.



Campus numérique consacré à la pensée, à l’histoire et aux cultures de l’Islam.

www.campuslumieresdislam.fr
contact@campuslumieresdislam.com